

# Présentation

---

Grégori JEAN et Jean LECLERCQ

Nous proposons ici une série de notes préparatoires à *Incarnation*, regroupées par nos soins sous le titre « L'archéologie de la chair, la finitude et la question du salut », ainsi qu'un bref texte inédit intitulé par Henry lui-même « Phénoménologie de l'incarnation ». Leur intérêt est double : d'une part, ils donnent de précieux aperçus sur la manière dont Henry concevait l'articulation — profondément nouvelle dans son œuvre — des problématiques de la chair et de l'incarnation ; d'autre part, elles en soulignent explicitement les enjeux indissociablement éthiques et sotériologiques.

Si une « philosophie de la chair » en effet — selon le sous-titre du livre publié —, présente le visage d'une méditation sur l'Incarnation, c'est en tant qu'elle prend acte de l'insuffisance de toute description de notre condition charnelle : non seulement parce que cette condition est une venue — une venue dans la chair, ce que signifie à proprement parler l'incarnation —, mais aussi et surtout parce que la clarification du sens de cette venue se trouve elle-même subordonnée à la juste compréhension de son origine et de sa manière même d'en provenir. Aussi est-ce dans le « In » de l'« In-carnation », selon une typologie que Henry fait ici sienne, que réside l'essentiel du problème : ce n'est plus, comme dans *Philosophie et phénoménologie du corps*, de la chair elle-même qu'il s'agit de partir, pour mettre en lumière sa différence avec le corps vivant ouvert au monde et, a fortiori, avec le corps-objet des sciences de la nature<sup>1</sup>, mais de ce qui la précède et, la précédant, la donne à elle-même. Plus donc que d'une « philosophie de la chair », il s'agit bien avec *Incarnation* — selon une expression qu'utilise ici Henry à plusieurs reprises, et qu'on ne retrouvera étrangement, dans l'œuvre publiée, que dans divers articles et entretiens<sup>2</sup> — de procéder à son « archéologie ».

Mais l'archéologie henryenne — et ces notes préparatoires l'établissent sans ambiguïté — est tout sauf une science des « archives » — en l'occurrence, des traces laissées par la chair au fil d'une histoire dont nous aurions à remonter le cours. L'archéologie est le logos de l'archi, la quête et, davantage encore, l'écoute

---

<sup>1</sup> Cf. Michel Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps. Essai sur l'ontologie biranienne*, Paris, PUF (coll. « Epiméthée »), 1965.

<sup>2</sup> Cf. Michel Henry, « L'incarnation dans une phénoménologie radicale », dans *Phénoménologie de la vie. Tome IV : Sur l'éthique et la religion*, op. cit., p. 151 ; « Un philosophe parle de sa vie », entretien avec R. Vaschalde dans *Entretiens*, Arles, Sulliver, 2005, p. 21 ; « Entretien avec Virginie Caruana » dans *ibid.*, p. 121.

d'une « Archi-intelligibilité » dans laquelle se concentre à la fois la puissance de l'ἀρχή et de l'ἀρχαῖος. Car ce qui commence et commande, le principe comme tel « premier », est aussi le plus ancien. Non certes cet ancien présent dont il s'agirait, justement, de recueillir et d'analyser les vestiges — et *C'est moi la vérité* avait déjà amplement mis en question l'idée même de « généalogie naturelle » pour rendre compte de la chair<sup>1</sup> — mais un Avant absolu, un Avant le « temps » lui-même, un archi-ancien par conséquent qui est aussi un archi-actuel si l'actuel n'est justement pas le « présent » mais « le toujours agissant ».

« Pourquoi une archéologie? Parce que ce qui vient avant est essentiel », déclare Henry dans un entretien<sup>2</sup>. Et c'est la même question qui se trouve ici posée — « Archéologie de la chair. D'où vient la chair ? = D'où vient qu'il y ait quelque chose comme de la chair ? » — et la même réponse qui s'y trouve apportée : « Ce n'est plus de la chair existante qu'il faut parler mais de son lieu de naissance, c'est une généalogie, ou comme nous disons, une archéologie de la chair que nous tentons ». Si la chair existante ne peut tenir son intelligibilité que de l'incarnation, celle-ci ne doit ainsi son « archi-intelligibilité » qu'à l'archi lui-même et nous contraint de nous placer « dans ce qui vient avant l'homme, avant l'ego, la chair, le “Moi” », dans le « In- » de l'Incarnation par conséquent, « ce In qui est précisément le Verbe, la Vie » — et par là même, écrit ici Henry, « la seule transcendance véritable ».

Toutefois, parce que le « In- » qu'elle prend pour thème n'est autre que le Verbe de Vie, les enjeux d'une telle archéologie de la chair ne résident nullement dans la seule possibilité spéculative de rendre raison de notre condition incarnée : nous introduisant à la question de la finitude et de la contingence de notre chair, elle ouvre aussi à celle de notre salut.

Comme l'écrit en effet Henry dans une note préparatoire contemporaine de celles que nous publions ici, c'est « [la] finitude de [la] vie » elle-même qui se trouve

---

<sup>1</sup> Cf. notamment Michel Henry, *C'est moi la vérité. Pour une philosophie du christianisme*, Paris, Seuil, 1996, p. 90-106. Notons que dans *Généalogie de la psychanalyse*, c'est un rapport inverse que Henry établissait entre la généalogie et l'archéologie — sans doute pour se démarquer de la perspective ouverte par Foucault dans *Les mots et les choses* — la première se trouvant interprétée comme la version proprement transcendantale de ce que la seconde ne pourrait opérer que sur un mode historico-empirique : « Généalogie n'est certes pas archéologie. Les déviations historiques par l'effet desquelles l'inconscient est venu dans notre monde et y vient chaque jour ne peuvent faire l'objet d'un simple constat, pas même d'une description, celle des structures épistémiques ou des horizons idéologiques qui dirigent la pensée moderne : elles procèdent ultimement du vouloir de la vie de demeurer en soi » (Michel Henry, *Généalogie de la psychanalyse. Le commencement perdu*, Paris, PUF (coll. « Epiméthée »), 1983, p. 14). Dans un entretien plus tardif, soucieux au contraire d'adopter le concept d'archéologie et de rejeter la généalogie du côté de l'empirique, c'est explicitement à celui de Foucault que Henry oppose l'usage qu'il entend en faire : « Il ne s'agit plus d'une archéologie des sciences humaines, mais d'une archéologie de la chair » (Michel Henry, « Entretien avec Virginie Caruana », *Entretiens*, op. cit., p. 121).

<sup>2</sup> *Ibid.*

« liée à [la] problématique de l'Avant »<sup>1</sup>. De sorte que c'est dans un même geste que l'archéologie, découvrant l'Avant infini de la chair en remontant au Verbe de Vie, découvre la finitude de son Après, de la vie finie. L'archéologie opère donc un double mouvement d'aller et retour — d'aller vers l'origine et de retour vers ce qu'elle engendre — donnant à comprendre l'un par l'autre et l'un à partir de l'autre : « La phénoménologie de la chair ayant été obligée de remonter à la Vie, à la Vie absolue, [...] cette remontée fait comprendre, découvre [la] finitude ». Mais pour cette raison même — et tel est, dans la manière tout à fait frontale dont elles s'en saisissent, le grand intérêt de ces notes préparatoires — l'enjeu est ici tout autre qu'une simple « compréhension » ou « découverte » : parce que la finitude de la chair, écrit Henry, réside dans « sa passivité à l'égard de l'Archi-chair », l'archéologie de la chair, comme « science » de cet archi, est non seulement le lieu de l'expérience fondamentale de notre finitude donnée dans et par l'infini, mais aussi et par là même de la possibilité de notre salut en tant qu'il se trouve a priori inscrit dans la manière dont nous venons à nous-mêmes dans notre propre chair. Car cette venue, écrit Henry, n'est autre que le lieu de l'« union du logos et du corps humain », de l'homme et de Dieu, de la vie et de la Vie. Or si c'est elle qui doit « fonder le salut », c'est parce que cet engendrement de l'un en l'autre est le lieu de l'« auto-justification de Vie », la Parousie de la Vie comme Vie bonne : « le Bien est l'autodotation [...], le Bien, c'est de vivre ».

---

<sup>1</sup> Ms A 25993, cité par G. Jean, « De l'expérience métaphysique d'autrui à l'intersubjectivité en première personne », dans *Revue Internationale Michel Henry*, numéro 2, 2010, p. 70.

